

naient à l'arrière, sur la dunette. Ceux-là étaient au nombre de trois : c'étaient Kernoë, Delbroy et Séverin.

Tous trois, agenouillés, entouraient le cadavre du fermier. Delbroy était blessé au bras.

—Le père est mort pour moi ! disait Kernoë. Il est tombé en recevant la blessure qui m'était destinée.

Et une larme coulait sur la joue bronzée et tachée de sang du matelot ; puis se redressant lentement :

—Séverin, reprit-il, tu as été élevé avec moi ; je t'ai toujours regardé comme mon frère : sur le cadavre de celui qui nous a nommés ses fils, je jure que je n'ai plus dans le cœur l'ombre d'un sentiment de haine. Séverin, sur le corps sanglant de notre père, veux-tu ma main ? Son âme est au ciel... le père nous voit...il nous entend...

Et Kernoë avança sa main au-dessus du cadavre. Séverin se leva à son tour, et, avec un geste grave et sévère, il plaça sa main dans celle de Kernoë.

—Mon frère ! dit-il simplement.

Kernoë étreignit la main qui lui était donnée ; puis désignant Delbroy :

—Celui-là aussi est mon frère ! ajouta-t-il ; ne doit-il pas être le tien ?

Séverin était devenu d'une pâleur de marbre. Cependant il fit un effort et se remit.

Du geste, il désigna la blessure de Delbroy.

—Ce sang vient d'être versé pour moi, dit-il. Cette blessure a été reçue en me préservant de la mort... Que puis-je faire ?

Puis après un silence :

—Qu'ils soient heureux, dit-il, je ne les verrai pas !

Et, quittant la dunette, il s'élança vers l'avant du navire.

En ce moment, des cris plus enthousiastes encore saluaient la corvette. Elle entra dans le port.

—Feu ! commanda Crochetout.

Et les batteries de la corvette anglaise, devenue corsaire français, saluèrent leur patrie nouvelle.

## XI

### LA POINTE DE BIEUZY.

On était à la fin du mois de février de cette première année du siècle que l'on nommait alors l'an VIII.

Une de ces voitures en osier comme on en rencontre en Bretagne venait de quitter Arrandon et s'avancait dans la direction de la pointe de Bieuz. Cette voiture contenait un homme et une jeune fille, tous deux vêtus de deuil.

—Crois-tu que tu pourras être heureuse, mon enfant ? demandait l'homme tout en hâtant avec le fouet la marche de son cheval.

—Je serai calme et tranquille, monsieur, répondit la jeune fille. Ceux près desquels vous me conduisez sont bons, je le sais.

—Ils t'aimeront comme tu mérites d'être aimée.

—Et vous ne demeurerez pas près de nous ?

L'homme secoua la tête.

—La vie de terre m'est insupportable, dit-il. D'ailleurs, maintenant que tu connais mon passé, tu sais si le bonheur, si même la tranquillité sont possibles pour moi dans une existence calme ? La première condition de ma vie c'est l'agitation, car il faut que j'oublie...

—Cependant, dit la jeune fille d'une voix douce, vous avez pardonné ?

—Oui, Georgette, oui, j'ai pardonné ! Sur le cadavre de mon frère, j'ai juré l'oubli du mal, et Dieu m'est témoin que je tiendrai mon serment, mais que veux-tu ? Comme je ne puis plus aimer, il faut que je haïsse... et toute la somme de haine que mon cœur peut amasser, je l'ai vouée aux Anglais qui ont coulé ma corvette. Tonnerre ! ils me la paieront. Il faut que je reprenne la mer, Georgette. Tu es en sûreté, il me faut à moi les combats, les abordages, les tempêtes, les grandes luttes avec les hommes et les éléments !

Crochetout, car c'était lui qui dirigeait la voiture, s'était arrêté dans l'expression de ses rêves, comme obéissant à quelque réflexion qu'il ne voulait pas formuler.

Tenant les guides d'une main et fouettait de l'autre le cheval breton, il précipitait la marche du véhicule.

La jeune fille la considérait avec une attention profonde, elle paraissait désireuse de parler, mais elle hésitait évidemment à formuler sa pensée.

Enfin, prenant son courage à deux mains, elle se pencha vers son compagnon :

—Toute la somme de haine que votre cœur a amassée, vous l'avez vouée aux Anglais ? dit-elle.

—Oui, répondit Crochetout.

—Rien qu'aux Anglais ?

—Pourquoi me demander cela ?

La jeune fille se redressa :

—Parce que cela ne peut pas être, dit-elle d'une voix rauque, parce qu'il en est un que vous devez haïr plus encore que tous les habitants réunis de l'Angleterre. Celui-là je le hais aussi, comme vous devez le haïr, et je désire la vengeance autant que vous pouvez la désirer.

Crochetout la regarda, et des éclairs jaillirent de ses prunelles.

—Ah ! dit-il, tu le hais autant que cela ?

—Oui ! murmura la jeune fille.

—Et tu veux vengeance ?

—Oui !

—De sorte que si j'y renonçais, moi, à cette vengeance...

—Je n'y renoncerais pas, moi ! s'écria la jeune fille avec un accent impossible à rendre.

Crochetout la considéra encore :

—Ah ! dit-il, tu es bien une véritable mary-morgan... Je comprends l'affection que mon frère avait pour toi. Viens, tu seras ma fille, comme tu as été la sienne.

Et étendant le bras avec un geste de menace :

—Tu parles de haine et de vengeance, dit-il. Oh ! il n'y a pas dans les langues humaines de paroles, d'expressions qui puissent rendre ce que mon cœur renferme de haine pour celui que tu hais, pour ce d'Estournel que j'écarterai sous mon talon comme un serpent maudit. Tu veux la vengeance ! Eh bien ! tu la verras, cette vengeance, tu entendras râler le monstre, et tu assisteras à son agonie de douleur, je te le jure !

La jeune fille se souleva, et saisissant les deux mains de Crochetout avec un geste empreint d'une énergie farouche :

—Vous le jurez ? dit-elle.

—Oui, je te le jure !

—J'assisterai à l'acte de vengeance ?

—Oui.

—Merci ! alors, et vous aviez raison de le dire : vous m'aimez comme m'aimait Philopen !

Crochetout regarda encore sa compagne et il demeura un moment comme ébloui de l'éclat extraordinaire répandu sur cette physionomie expressive.

En ce moment, la route tournait et on aperçut subitement à gauche une ferme bretonne admirablement placée au milieu du plus beau pays. Au loin, on apercevait les falaises derrière lesquelles devait s'étendre la mer.

—Nous voici arrivés, dit Crochetout en ralentissant l'allure jusqu'alors fort vive du cheval.

Ils entraient dans la cour de la ferme : deux chiens aboyèrent, un homme et quatre femmes s'élancèrent à la fois, un même cri de joie retentit.

—Monsieur Crochetout !

—Eh ! oui ! dit le capitaine corsaire en sautant à terre, c'est moi, mes amis, qui vous amène la jeune fille dont je vous ai parlé.

Et se retournant, il enleva dans ses bras sa jeune compagne qu'il déposa doucement à terre près de lui.

—Ah ! saint Eustache et saint Brion ! cria une voix, mais elle ne ressemble pas plus à la mary-morgan que...

—Georgette est ma pupille, mes amis, et c'est à ce titre que je vous la confie.

Tous entrèrent à la ferme, un bon feu brillait dans la cheminée de la grande salle : un déjeuner frugal était dressé sur la table de chêne.